Master Negative Storage Number

OCI00080.07

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Almanach des œdipes, ou, Recueil des énigmes

A Paris

[18--?]

Reel: 80 Title: 7

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCl80.07

Control Number: AEM-3135
OCLC Number : 30636266
Call Number : W PN970.F7 ALOEx
Title : Almanach des Œdipes, ou, Recueil des énigmes les plus ingénieuses.
Imprint : A Paris : Chez Marcilly, [18--?]
Format : 103 p. ; 15 cm.
Note : "Publiées par les meilleurs poètes."
Subject : Riddles, French.
Subject : Almanacs, French.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12.20-94
Camera Operator: CJ

ALMANACH
DES
OEDIPES.

ALMANACH
DES
ŒDIPES,
OU
RECUEIL
DES ÉNIGMES
LES PLUS INGÉNIEUSES,
PUBLIÉES PAR LES MEILLEURS POÈTES.

A PARIS,

Chez MARCILLY, Papetier, rue Saint-Julien-le-Pauvre, n° 14, et rue du Marché-Palu, n° 14.

White PN 920.F7 ALOEX

ALMANACH
DES
OEDIPES.

I.

Plus je suis faite avec subtilité,
Moins alors on peut me connaître;
Je me cache et cherche à paraître,
Tout mon éclat est mon obscurité.
On me recherche avec justice;
Des curieux je fais l'amusement,
Je parle de tout librement,
Mais toujours avec artifice.
Ces qualités pardevers moi,
Je suis d'un assez bon aloi.
Ne prends pas, lecteur, tant de peine;
Que sert de te mettre à la gêne?
Tu me cherches bien loin et je suis devant toi.

SEP 15 1922

II.

Je suis de toutes les couleurs ;
Et ma famille est innombrable ;
L'art me fait imiter le coloris des fleurs,
Mais mon éclat est peu durable.
Je suis souvent ami des jeux et des plaisirs :
Lorsque je suis mis à la gêne,
Je fais briller le teint de la jeune Climène,
Et je pare le sein de la charmante Iris.
J'inspire quelquefois une humeur sombre et noire ;
J'accompagne en tous lieux la tristesse et la mort.
Je fais encore plus, lecteur, peux-tu le croire ?
(Juge à ce trait de mon bizarre sort.)
Quoiqu'inventé pour embellir les grâces,
De Bellone je suis les dangereuses traces,
Et dans ces jours affreux détestés des humains,
Intrépides guerriers, l'on me voit dans vos mains.

DÉDICACE,

EN FORME D'ÉNIGME,

A Mlle PAULINE ***.

De tous les enfans de ma mère,
En naissant je suis le plus beau ;
Et chaque jour, plus sûr de plaire,
J'acquiers quelque charme nouveau.

L'un de mes frères, triste et sombre,
Voit mes attraits d'un œil jaloux ;
A mon aspect, ainsi qu'une ombre,
Il disparaît, plein de courroux.

IRREGULAR PAGINATION

L'autre, à la blonde chevelure,
Séduirait aisément les cœurs;
Mais le plus souvent on murmure
De ses indiscrettes ardeurs.

Le dernier doit à ses richesses
D'être couru, d'être fêté;
Mais il séduit par des largesses,
Et l'on m'aime pour ma beauté.

Le monde entier me rend hommage;
Les oiseaux, du sein des buissons,
Me célèbrent par leur ramage,
Et les bergers par leurs chansons.

Quel est mon nom? on le devine,
Et j'en ai presque fait l'aveu.
Mais ce qui me flatte, PAULINE,
C'est que je vous ressemble un peu.

III.

Après une lecture ou deux;
OEdipe, nomme-moi de grâce;
Mon corps est haut et tortueux,
Souvent on en parcoure l'espace :
Mon propre est d'élever quiconque est abaissé,
Comme aussi d'abaisser quiconque est exhaussé;
Afin que point tu ne me rates,
J'habite où sont tes dieux Pénates.
Caché, je masque les plaisirs;
Visible à tes moindres desirs
Je donne un secours favorable.
Si le mot ne s'offre à ton gré
De ce qui t'est si serviable,
Cherche à le savoir par degré.

IV.

Souvent en embuscade, à l'abri des dangers,
Malheur à l'ennemi que mes filets légers
Arrêtent tout-à-coup dans sa course rapide;
De ma cruelle soif victime trop timide,
Dans les flots de son sang je m'enivre soudain,
Et s'il veut m'échapper, il se debat en vain.
Mais admirez ici ma perfide industrie
A surprendre ma proie, et prolonger ma vie;
Pour ne point effrayer l'ennemi qui me fuit,
Je plonge le cadâvre en un sombre réduit;
J'use de cent détours dans ma course légère,
Et ne crains que la main de quelque ménagère.

V.

On peut en plaisantant m'appeler une ville.
Jouons donc sur ce mot, puisque plus de cent mille,
Hommes, femmes, garçons, filles, vieillards, enfans,
Pendant le cours d'un an se font mes habitans.
Chez moi bravoure, ni noblesse,
Vertus, ni talens, ni richesse
Ne donnent point la primauté,
Le plus ancien bourgeois la prend d'autorité.
Hors de mes murs, et par prudence,
Mon gouverneur tient sa séance;
Et soumis à tous mes bourgeois,
Aux bêtes seulement il peut donner des lois,
Bêtes qu'on met dehors pour être plus utiles,
Hommes en mouvement, et pourtant immobiles,
Changeant de lieux sans en changer,
N'y demandent qu'à déloger;
Et sortant la nuit par cohortes,
Ils vont dormir hors de mes portes,
Et viennent le jour plusieurs fois
Se mettre à couvert sous mes toits.

Mais, me dira bientôt un devineur habile :
L'énigme à deviner me paraît trop facile !
Voici le mot, je l'ai trouvé ;
Cette ville, c'est un café.
Peut-être dans Paris il en est bien plus d'une ;
On y prend en public une liqueur commune ;
Les habitans y sont oisifs,
Grands disputeurs, et décisifs ;
Mais hors de la dispute, ils sont humains, affables :
Et s'ils débitaient moins de fables,
Ils seraient bons historiens.
C'est un café sans doute ; à ce mot je reviens :
Et de peur qu'on ne le devine,
Je le dis franchement. La franchise est bien fine :
Car qui peut me croire assez sot
Pour dire en même temps, et l'énigme et le mot !

VI.

Je suis toujours errant et chacun sait mon nom ;
On me doit redouter quand j'élève le ton.
Mon pouvoir que l'on craint aux quatre coins du monde,
Sait se faire sentir sur la terre et sur l'onde ;
Et tels ont cru cent fois se soustraire à mes coups,
Qui se sont vus contraints de les essuyer tous.
La nuit comme le jour, j'habite les montagnes ;
L'hiver comme l'été les plus vastes campagnes ;
Plus je combats de forts et puissans ennemis,
Et plus je prends plaisir à me les voir soumis.
Cent exemples fameux que me fournit l'histoire,
Et qu'on aura peut-être peine à croire,
Ne suffisent que trop pour faire concevoir
Que rien ne peut jamais égaler mon pouvoir.

VII.

Pour tourmenter d'innocentes victimes,
Dont la bonté fait seule tous les crimes,
J'unis au supplice du feu
Et la chaîne et le fer, et la corde et la roue:
Avec des morts en tournant je me joue;
Sans honte et sans remords je te fais cet aveu.
Quel monstre, diras-tu, quelle affreuse peinture!
Reviens, lecteur, de ton effroi:
Je ne travaille que pour toi;
Ton art ingénieux préside à ma structure;
A tes besoins, à ton plaisir,
Ma seule affaire est de servir;
Je marche avec poids et mesure,
Et tous mes pas sont tirés au cordeau.
Sous les rustiques toits d'un champêtre hameau,
Où, suivant les desirs de la simple nature,
La frugalité seule apprête les repas,
De moi l'on ferait peu de cas.
Enfin devine aussi ma compagne fidelle,
Lecteur, pour me connaître mieux:
Elle a besoin de moi, je ne puis rien sans elle;
Le sort barbare et rigoureux

Par des liens de fer ensemble nous enchaîne;
Un mouvement commun tous les deux nous entraîne;
Je reste cependant toujours au même lieu,
Et nous marchons beaucoup pour avancer fort peu.

VIII.

Je marche avec grand bruit, et même à pas comptés;
Ma tête va devant et toujours la première;
Mes ailes sont à mes côtés,
Et ma queue en marchant suit mon corps par derrière.
Je vis, je mange et bois comme les animaux;
Et ma tête, et mon corps, et ma queue et mes ailes,
Répandent des douleurs mortelles,
Et causent souvent de grands maux.
Cependant je ne suis, ni bête à quatre pattes,
Volatile, reptile, insecte, ni poisson;
Je ne suis pas non plus au rang des automates;
Après cela, je laisse à deviner mon nom.

IX.

Nous sommes deux sœurs de même âge,
Qui n'avons rien de différent;
Et dans notre ordinaire usage,
On nous place toujours en lieu fort apparent.
Quoique de bien des gens nous secondions l'adresse,
En commerce amoureux cet usage est suspect;
Et malgré d'un amant le plus profond respect,
Nous lui nuisons auprès de sa maîtresse;
On nous en chasse artistement
Comme étant alors inutiles.
On nous conserve assez soigneusement:
Aussi sommes-nous bien fragiles.
Jugez si notre sort est doux;
Tels ont des rois l'entière confidence
Qui dans le cabinet ne lisent qu'avec nous
Les secrets de plus d'importance.

X.

Ainsi que la coquette
J'amuse l'espérance et la trompe souvent.
On fait bien des projets, comptant sur ma conquête,
Puis en deux tours de mains les projets sont au vent.
Sans choix et sans amour je dispense mes grâces.
Pour un favorisé, mille autres malheureux.
Je produis tour-à-tour les vœux ambitieux;
Puis le dépit, qui marche sur les traces
De l'espérance folle; et l'on voit cependant
Gens sérieux, de prix, assister gravement
Aux lieux où je répands mes faveurs dangereuses.
Comme le Jeu, je tends des amorces trompeuses,
Et comme la Fortune, une roue à la main,
Je refuse, ou je fais le bonheur souverain.

XI.

Nous sommes plusieurs sœurs à peu près du même âge,
En même maison nous logeons :
Et bien qu'assez souvent nous y fassions ravage,
Le maître du logis, quand nous déménageons,
Fait une perte irréparable.
L'emploi de notre temps est assez agréable ;
En effet nous le partageons
Entre un doux loisir et la table.

A ce portrait on imagine,
Que nous sommes en embonpoint ;
Mais l'on s'abuse sur ce point,
Car nous avons la taille fine.
Sans que la parure ou le fard
A notre éclat ait nulle part.
Quelquefois nous sommes si belles,
Que dès que l'on nous voit, de nous on est épris.
Et c'est le plus souvent l'ouvrage d'un souris.
Chose assez rare entre femelles.

Il règne parmi nous une étroite union.
Dans notre voisinage est certaine causeuse,
Qui par son indiscrétion
Est quelquefois très-dangereuse.
Pour lui servir de frein
Il semble qu'à dessein
Près d'elle on nous plaça : mais il n'est de barrière
Capable de la contenir :
Nous avons cependant grand soin de la punir,
Quand elle se donne carrière.

XII.

Ma figure, lecteur, est assez régulière ;
J'habite le palais, j'habite la chaumière :
Quelquefois un rival usurpe mon emploi,
Et fait que sans regret on se passe de moi.
J'ai le dehors ouvert, c'est par-tout ma coutume ;
Mais au fond, j'ai le cœur noir et plein d'amertume.
A mon maître souvent je donne du souci.
Pour lors un étranger par ses œuvres noirci,
Des pieds, des mains chez moi, se faisant un passage,
En sort le front couvert des effets de sa rage.

Mon supplice est toujours l'ouvrage de sa main,
Et l'ingrat sans pitié me déchire le sein.
Mais bientôt ce vainqueur touche au haut de ma gloire;
Et fier de ma défaite, il chante sa victoire.

XIII.

Le maître que je sers, me traite avec rigueur:
Pour me faire courir, il me bat, il me lie;
Et n'étant pas content de cette barbarie,
Il m'abandonne encore à toute la fureur
De deux hommes cruels qui me battent sans cesse;
Ces tyrans contre moi déchaînent leur courroux.
En vain, pour obéir, je pars avec vîtesse;
En évitant des coups, je trouve d'autres coups,
Et je serais long-temps en butte à cette rage,
Si je ne trompais pas quelquefois leurs desirs
Par de certains détours qui font finir l'ouvrage,
Ma course, mon travail, ma peine et leurs plaisirs.

XIV.

Je nais dès que je suis conçue ;
Que j'aille par bourgs, par châteaux,
Sans qu'il me faille de chevaux,
Dans un instant j'y suis rendue.
Lorsque je manque, hélas ! tant pis,
C'est un présage qu'on est pris.
Je suis sans membres, sans visage,
Aussi mon père est tout esprit ;
Je donne toujours du courage,
Si quelqu'un parle, ou s'il écrit.
Sans moi l'on ne fait nulle affaire ;
Si je viens à me retirer,
On commence à mal augurer
De tout ce qu'on prétendait faire :
Je ne règne qu'un certain temps,
Tantôt un jour, tantôt dix ans.
Je ne possède rien au monde,
Et cependant, quand on me perd,
Soit sur la terre, soit sur l'onde,
On attend un méchant dessert.
Aspire-t-on à quelque charge,
Veut-on arriver à bon port ?

Jusqu'à ce qu'on sache son sort,
J'en donne du long et du large.
On a beau se fonder sur moi,
Je trompe sans savoir pourquoi.
Combien a-t-on vu de personnes
S'imaginer par mon moyen,
Pouvoir obtenir des couronnes,
Et cependant ne gagner rien!
Je suis vaine; c'est l'épithète
Qu'on me donne cent fois le jour,
Lorsque par un trop mauvais tour,
Rien ne va comme on le projette.
Je tâche ici de me cacher;
Mon nom tient ton ame incertaine;
Et le cherchant, s'il fait ta peine,
C'est moi qui te le fais chercher.

XV.

Sans moi que serait l'homme ? Rien :
Au plus, pourriture, immondice ;
Son sort dépend de mon caprice,
Je suis son ame et son soutien.
Tantôt foible à l'excès, tantôt fort comme quatre,
Je vais tantôt le trot, et tantôt doucement :
Mon grand naturel est de battre,
Aussi je bas à tout moment.
En des temps je bats fort, et j'étourdis mon homme ;
C'est bien pis quand je ne bats pas :
Je l'accable, il languit, lorsqu'un peu fort je bats,
Mais mon repos est un coup qui l'assomme.

XVI.

Au rang d'être inutile, on pourrait me réduire,
Quoique presqu'en tous lieux, sous mes puissans efforts
Je tienne renfermés de précieux trésors,
Pour qui l'ambitieux, dans un charmant délire,
Et l'avare cruel ont oublié souvent;
L'un ses pompeux honneurs, et l'autre ses richesses;
Quelle fatalité ! mon pouvoir se dément,
Aussi-tôt qu'il commence : hélas! des mains traîtresses,
Dans plus de vingt prisons me renferment d'abord,
En me faisant jouir de toute ma puissance.
Ma tête est seule armée; et dans mon triste sort,
Loin de pouvoir au moins servir à ma défense;
Cette arme est contre moi d'un utile secours :
Je peux contribuer à servir aux amours.
D'ordinaire on me trouve auprès de quelque belle:
Cherchez ce que j'y fais et comment je m'appelle.

XVII.

Utile aux plus savans, je sers aux ignorans;
Et je flatte les yeux des petits et des grands :
Mais je sers des ingrats; pour prix de mon service,
On me presse, on m'enferme, on me met au supplice;
Pour rompre ma prison, un être semble agir,
Je l'aide et le soutiens, mais j'aide à me trahir
Pour son secours cruel, dois-je grâces au traître ?
En avançant ma fin, il cherche à se repaître.
Un autre, l'arme en main, cherchant à m'égorger,
Ose attaquer ma tête, et la met en danger.
Si son coup réussit, il abrège ma vie;
Je risque plus, s'il manque; et contre lui l'on crie.
Parmi tant de périls, prévoyant donc ma fin,
Je veux tester en forme, et régler mon destin.
Je legue (dans le cas qu'à ma mort on assiste)
A l'amateur de gloire, aussi bien qu'au chimiste,
Chacun suivant son goût, recueillera sa part;
Ils trouveront tout fait ce que produit leur art.
En acceptant ce legs, sans frais et sans dépense,
Ils ont de leurs travaux, le prix, la récompense.

En levant l'enveloppe, ils trouveront un trait,
Qui leur fera connaître un important secret.
A le cacher, lecteur, vous croiriez que je pense ;
Hélas! vous me cherchez peut-être en ma présence.

XVIII.

Dans plus d'un cachot j'emprisonne
Tous ceux qui se servent de moi :
Malgré d'étroits liens dont je les environne,
Ce sont eux qui me font la loi.
Je suis par fois blanc comme albâtre ;
Par fois plus beau que le jais le plus noir;
Ma contradiction ne se peut concevoir.
Je sers à l'église, au théâtre,
En hiver, en été, par ruse, sans dessein,
J'enferme des beautés, des horreurs dans mon sein.
On m'emploie à finir les plus riches parures,
Tombé-je dans le discrédit :
Je sers à panser des blessures.
Mes égaux content cher à maintes créatures ;
Existons-nous pour elle : tout est dit,
Lecteur, ne sois point interdit,
Tu vas me deviner sans peine.

Quoique simple et galant, ce n'est point sans efforts
Que, malgré moi, la jeune Iris m'entraîne,
Au point qui couronne mon sort;
Encor, faut-il qu'elle m'enchaîne.
Dans l'esprit cependant de l'aimable inhumaine,
Mon indocilité ne me fit jamais tort.
Je dois à mes captifs toutes mes gentillesses;
Mais quel transport audacieux!
Finis, Damon, vainement tu t'empresses,
De me trahir par des soins spécieux:
Non ce n'est point à moi qu'en veulent tes caresses,
C'est à l'objet charmant que je voile à tes yeux.

XIX.

Dans ces vieux, mais paisibles temps,
Où les arts suborneurs, les fureurs de la guerre,
Ne troublaient point encore le repos de la terre;
A ses rustiques habitans,
Contens d'un simple nécessaire,
Je procurais les alimens.
Mais bientôt m'élevant à de plus grands miracles,
Fidèle interprète des dieux,
Aux hommes étonnés je rendis des oracles;
Et chez un peuple belliqueux

Des plus nobles exploits je fus la récompense.
Peut-être encor le ciel s'offense,
Des honneurs qu'un peuple me rend;
Dans ces superbes édifices,
Fruit de l'orgueil, souvent séjour des vices,
Je tiens le plus sublime rang:
Presque toujours je couronne l'ouvrage,
Et fais son plus bel ornement.
J'affronte sur la mer la tempête et l'orage,
A mes pieds quelquefois couché nonchalamment,
Si l'Actéon me rend hommage,
Souvent (et ces revers ne me sont pas nouveaux),
Je n'ai pour toute cour que d'avides pourceaux.

XX.

Je suis fait pour parler et non pour autre chose,
Hélas! s'il me fallait penser
Que j'aurais souvent bouche close!
Aussi, quand on m'écoute, on doit m'en dispenser:
D'autres pour moi s'en donneront la peine;
Il n'est que de jaser tant que fournit l'haleine.
Qu'on me touche du bout du doigt;
La langue aussi-tôt me frétille;

C'est mon usage, ou si tu veux, mon droit :
Il m'est commun avec tous ceux de ma famille.
Mais d'où vient, diras-tu, cette démangeaison,
Sur-tout lorsqu'en partage on n'a pas la raison ?
Que veux-tu, cher lecteur ? Je ne saurais qu'y faire ;
Quand on est plein de vent, comment peut-on se taire ?
Si pour toi mon babil ne peut avoir d'appas,
Je te plains ; mais pour moi je ne changerai pas.

XXI.

On voit en moi, lecteur, un bizarre assemblage
De peine et de félicité ;
En plus d'une grande cité,
Autrefois adoré, l'on me rendait hommage ;
Et même encor plus d'un faible mortel
M'érige en son cœur un autel.
Je suis simple, rusé, jaloux, constant, volage ;
J'ai des sujets de tout sexe et tout âge.
Heureux celui qui goûte mes bienfaits ;
Et plus heureux encor qui ne me suit jamais.

XXII.

Je suis un corps formé par le ciel et la terre;
Tous deux à m'élever ont un même penchant.
J'éprouve dans un tems une cruelle guerre,
Et le fer inhumain m'abat sous son tranchant.

Alors je perds mon sexe, et je deviens d'un autre.
Vile et simple, en tous lieux mon usage est sans prix;
Insensible au plaisir, je brûle pour le vôtre,
Et je suis cependant l'objet de vos mépris.

Mais malgré vos dédains, sensibles à ma flamme,
A jouir de mes feux on vous voit empressés.
Ils sont les confidens des secrets de votre ame;
Sans eux, ceux des amours seraient souvent glacés.

Utile et méprisable, insensible et brûlante,
Jugez de la rigueur que j'éprouve en mon sort;
Vous me connaissez tous, je suis par-tout présente;
Je m'enflamme pour vous, et ma flamme est ma mort.

XXIII.

De mon pouvoir voici de grandes marques :
J'attaque sans être apperçu ;
Je suis également reçu
Par les sujets et les monarques.
Comme je ne vois point, j'ai besoin en chemin
D'être guidé d'un bâton à la main ;
Mais aussi j'ai le privilège,
Qu'aussi-tôt que j'arrive on me présente un siège.
On a de moi très-mauvais sentiment,
Et ce n'est pas sans fondement ;
Car j'excite où je suis une guerre intestine,
Qui d'un bien toutefois est souvent l'origine.

XXIV.

Voulez-vous savoir ma structure ?
Je suis de plus d'une couleur ;
Tantôt d'un Maure affreux j'imite la noirceur ;
Tantôt d'un Adonis j'étale la blancheur ;
Je sais, comme il me plaît, copier la nature,
Soit en beauté, soit en laideur ;
Sans recourir aux secrets de Médée,
J'ai le grand art de rajeunir les vieux ;
Par mon secours mainte vieille ridée
A fait naître souvent des desirs amoureux.
Mais que mon règne est peu durable !
Malgré tous mes talens, si-tôt que le jour luit,
Je parais si déraisonnable,
Que chacun me quitte et me fuit.

XXV.

Enfant d'une vive chaleur,
Dans le froid je prends ma naissance ;
Du plus beau vermillon l'éclatante rougeur
Est l'ordinaire effet que produit ma présence,
A ceux que le destin range sous ma puissance.
Je les traite si mal, ces malheureux sujets,
Qu'ils tremblent de mes noirs projets.
Dès que j'entre chez eux, j'y porte le ravage ;
Mais de mon implacable rage
On s'empresse à les garantir ;
On m'y poursuit souvent à coups d'épée,
Et le sang dont je suis trempée,
Me force bientôt d'en sortir.

XXVI.

La belle Alix rebute par fierté
Tous les amans, jusqu'à celui qu'elle aime ;
Et consumant autrui par sa beauté,
Par sa vertu, se consume elle-même.
Dans son logis elle revint un soir,
Pensant toujours à son triste devoir :
Moi, sans penser à rien (ce qu'on ne pourra croire),
J'attendais son retour, caché dans une armoire ;
Elle entre, en rêvant, sans me voir,
Et dans son fauteuil vint s'asseoir.
Qu'on m'allume du feu, dit-elle, et que l'on sorte.
On allume, on la laisse, et l'on ferme la porte.
Pour adoucir ses maux, elle s'assoupissait,
Tandis qu'un feu naissant sur mon ame agissait ;
Déjà me contenir n'est pas chose facile ;
Agité, pétillant, tout mon corps frémissait.
Ne pouvant m'exprimer, j'emprunte ici le style
De Malherbe ou de Théophile,
Pour vous découvrir qui je suis,
En vous le cachant, si je puis.

Je brûle pour une inhumaine,
Qui dompte par fierté son penchant amoureux ;
Quoiqu'elle ne soit pas insensible à mes feux,
Elle est insensible à ma peine.
O vous jeunes amans! trop vifs dans vos transports,
Près d'elle vous ferez d'inutiles efforts ;
Vous serez, comme moi, victimes de vos flammes.
Plaignons ensemble notre sort ;
La vivacité de nos ames
Ne sert qu'à nous donner plus promptement la mort.

XXVII.

Je suis utile à tout le monde,
Et mon corps représente une coupe profonde.
Ami de l'ombre et du repos,
J'habite du sommeil le ténébreux enclos.
Pour me parer, d'une toile on me cache ;
Pour me fixer, d'un ruban l'on m'attache.
Je suis triste, dit-on, mais je suis si discret,
Que de chacun je couvre le secret.
J'ai place chez le roi, mais je hais la couronne ;
Et lorsque je le sers, je veux qu'il l'abandonne.

XXVIII.

Ne vous étonnez pas si j'ai le corps si plat;
L'eau, le fer et le feu concourent à mon être.
On me met sous la roue, on me presse, on me bat,
Et l'on me fait périr pour me faire renaître,
Mon père, toujours mon bourreau,
Quelque tems après ma naissance,
Sans que je fasse résistance,
Me serre et me bat de nouveau.
Avant que de servir, j'ai toujours l'avantage
D'être d'une extrême blancheur,
Et change aussi-tôt de couleur,
Dès que l'on me met en usage.
Enfin pour n'être composé
Que d'un amas confus de morceaux inutiles,
Je n'en suis pas plus méprisé,
Et j'enrichis la cour, la campagne et les villes.
Par le secours de certains traits,
Sans voix je sais me faire entendre;
Quelquefois même les muets
Et les sourds peuvent me comprendre.

XXIX.

D'un père meurtrier on dit que je suis fille ;
Je cheris cependant la paix ;
Presque dans tout ce que je fais,
L'accord et le bon ordre brillent.
De mes peuples, les uns sont noirs, les autres blancs ;
Plusieurs lignes marquent leurs rangs ;
Sujets à tout caprice, et par un trait bizarre
Jamais d'accord, qu'un tiers au moins ne les sépare.
Donner la vie à ceux de qui je la reçois,
Je le fais, et je suis de moi-même sans vie ;
Mais hélas ! quelquefois
Je me la vois ravir
Par un soupir, qui, me coupant la voix,
Me laisse comme évanouie.
Jadis j'ai fléchi l'Achéron ;
Jadis j'ai bâti des murailles :
En tout temps et dans tout canton
Je préside aux batailles ;
Et maîtresse absolue et des airs et du vent,
Je dirige les vents.

XXX.

Dans moi, mieux que dans un miroir,
Même sans yeux, on peut tout voir.
Défiez-vous pourtant de ma glace infidelle;
Car si, pour m'aimer trop, vous ne consultez qu'elle,
Rarement vous verrez ce que les autres sont,
Plus rarement ce que vous êtes.
Je suis de tout plaisir et de toutes les fêtes.
Les arts dans leur naissance, et dans tout ce qu'ils font,
Me découvrent à tous, quoique toujours cachée.
Leur gloire est à mon sort, à ma gloire attachée.
Des grands crimes souvent je suis l'occasion;
Plus d'un mortel me doit sa réputation.
Le bonheur des humains dépend de mes caprices;
Mais admirez comment je sais les rendre heureux!
Ils rencontrent dans moi la source des délices,
Sans qu'il m'en coûte rien que de me jouer d'eux.
Bien plus; je leur ravis les plaisirs qu'ils possèdent:
Ils ne murmurent point d'un sort si rigoureux;

Pour des illusions, de bon cœur ils les cèdent.
Que l'on est malheureux quand on vit sous ma loi!
Plus malheureux encor qui peut vivre sans moi!
Toutefois de mes sœurs ôtez-moi la plus sage,
Vous cessez de souffrir sans sortir d'esclavage.
Afin qu'à mes enfans je puisse faire un nom,
Quelque tems à la gêne il faut que je les laisse.
La nuit comme le jour, je travaille sans cesse :
Le jour, à ce qu'on veut; la nuit, dans ma prison,
Je suis de mon destin entièrement maîtresse;
Pour me trouver, lecteur, redouble tes efforts :
Je suis toujours errante, et jamais je ne sors.

XXXI.

Je suis d'une nature aussi froide que glace ;
Mais je garde en mon sein un subtile element,
Et souvent j'occupe une place
Qu'ambitionne un tendre amant.
J'entretiens la chaleur des dames :
Celle que je produis ne touche point leurs cœurs ;
Et si mes yeux leur portent quelques flammes,
Je n'en attends point de faveurs.
Au contraire, ce sexe aimable,
Par de sévères lois,
Me foule aux pieds toutes les fois
Que je suis le plus secourable.
Pendant les plus chaudes saisons,
Je ne suis que froidure, et l'on fuit ma présence :
Mon regne aussi ne recommence
Qu'avec la neige et les glaçons.

XXXII.

Pour les bons et les mauvais coups,
On me met souvent en usage ;
L'avare, ainsi que le jaloux,
De son bonheur me croit le gage.
Si je fais quelque fâcheux tour,
Je suis aussi fort nécessaire ;
Soit dans les mystères d'amour,
Soit dans la plus secrète affaire,
Je trouve par-tout de l'emploi.
A me connaître l'on s'applique ;
Et jamais personne, sans moi,
Ne pourrait savoir la musique.

XXXIII.

Il ne m'est point honteux d'être petite,
J'en suis plus innocente et moins suspecte ; aussi
De me justifier, on prend peu de souci.
Quoiqu'ordinairement on craigne ma visite,
Je ne fais jamais rien qui blesse la pudeur ;
Pourtant ma compagnie est de mauvaise odeur,
Puisqu'elle fait rougir la plus honnête fille.
J'ai soulagé bien plus d'une famille,
Et l'on ne dira pas que je ne sers de rien ;
Car si les uns cèdent à ma puissance
Par leur trop faible résistance,
A d'autres bien souvent je procure du bien.
Ma puissance en effet est bien grande et bien forte,
Je sème en bien des lieux et ce n'est point en vain,
Mais l'abondance de mon grain,
Désole le champ qui le porte.
Dès la première impression
Que je fais sur un cœur, on voit que la plus belle
Se rend à ma discrétion,
Et me met au lit avec elle,
Toujours avec émotion.
Elle me dorlotte et mitonne,

Pour me faire au plus tôt sortir,
Parce que je la fais pâtir
Par la peine que je lui donne.
L'air me porte ; et pourtant, si je suis un fardeau,
Il est léger, puisque l'air le voiture,
Je n'ai jamais appris, ni dessein ni peinture :
Et ne fais vanité de crayon ni pinceau,
Je me distingue assez par la gravure.

XXXIV.

Lecteur, voici de quoi rêver.
De plusieurs sœurs je suis l'aînée ;
Je ne parais jamais à la fin de l'année,
C'est au commencement que l'on peut me trouver.
En Espagne, j'occupe une place honorable ;
Je suis nécessaire à la table :
Pour le jeu, je ne m'y plais pas.
Inséparable de Pallas,
Je concours à former la valeur et l'audace,
Je suis au milieu d'une place.
Sans moi vous n'auriez point d'argent,
Je marche avec le pauvre, et je fuis l'opulent,

Mais cependant je sers au faste, à la parure ;
On m'emploie à l'architecture.
Le Français m'a chassé de Rome, sans raison :
Mais je suis à Paris. Est-il une maison
Où je ne trouve un sûr asyle ?
Laissons ce détail inutile :
Voici pour me connaître un signal très-certain ;
Lecteur, tu me tiens dans ta main.

XXXV.

Je n'ai pour atelier qu'une noire prison ;
Tous les ans je reviens, ainsi que l'hirondelle,
En certaine saison.
Je ne porte point d'aile ;
Et cependant au haut d'une maison,
Je prodigue souvent mes chants aussi bien qu'elle.

XXXVI.

Mon commerce est très-innocent,
Ma conquête pourtant n'est pas des plus faciles;
Il faut du goût et du talent,
Sans quoi les soins sont inutiles.
Que je sois belle ou non, c'est fort indifférent;
Celui de qui je deviens favorite,
Dans ma seule bonté, trouve tout mon mérite:
Et sans elle il ne peut au gré de ses desirs,
Triompher avec moi, ni goûter de plaisirs.
Pour que je sois et sensible et touchante,
Il faut sans hesiter
Me caresser, me baiser, me flatter:
Nulle autre chose ne me tente.
Je suis douce et constante, et je donne la loi
A ceux qui dans leurs jeux veulent s'unir à moi.

XXXVII.

Je suis né loin de ces climats :
Mon père, ami lecteur, est d'une étrange forme :
Vaste géant, colosse énorme ;
Sa valeur autrefois brillait dans les combats.
Héritier de son caractère,
A certains ennemis, je fais souvent la guerre ;
C'est pour cela qu'à tes regards,
J'offre communément un double rang de dards.
Prêter soir et matin mes talens au caprice,
Voilà mon principal emploi.
Peu d'humains se passent de moi,
Parce qu'il n'en est point que mon art n'embellisse.
Le fer m'arme en naissant d'utiles aiguillons ;
Malheur à moi si tu les romps,
Il y va de mon existence ;
Car avec eux perdant mon prix,
Je ne suis désormais qu'un objet de mépris ;
De mes bienfaits passés telle est la récompense.
Je m'en console, hélas ! car assez fréquemment
A qui n'est plus utile on en fait tout autant.

XXXVIII.

On vante mes attraits, et j'en vaux bien la peine;
J'ai de l'éclat, de la fraîcheur,
Mais je ne suis point assez vaine
Pour m'égaler à vous: ce serait en blancheur,
Aux cygnes comparer des merles.
Je n'ai point ces beaux yeux, ni ce divin souris
Qui présente aux regards surpris,
A travers le corail un double rang de perles:
Vous êtes grande, faite au tour.
Je suis petite et rondelette,
Les grâces, vos dames d'atour,
Président à votre toilette.
Et quelque main maussade asssez communément
Prend soin d'arranger ma coëffure.
Vous devez tout votre agrément.
A la simple et pure nature;
Je n'ose en dire autant de moi;
Si j'en ai, c'est souvent à l'art que je le dois.
Non je n'ai point, belle Themire,
Ces grâces, ces talens, qu'en vous chacun admire:
J'exprime des sons assez doux,
Mais je croasse au prix de vous.

Est-il quelqu'un qui ne vous aime ?
Ingénue et naïve, avec beaucoup d'esprit,
Oui, vous êtes la douceur même,
Et très-peu de chose m'aigrit.
Ne parlant qu'à propos, vous êtes très-sensée;
Et je suis au contraire un vrai brise raison.
Pour la décence, hélas ! quelle comparaison !
Par moi souvent elle est blessée,
En rougissant j'en fais l'aveu;
Si je résiste, c'est bien peu.
De ma nature très-fragile;
De mes adorateurs je fais autant d'heureux :
Les vôtres n'éprouvant que des tourmens affreux,
Prennent, pour vous fléchir, une peine inutile.
Au sérail si vous entriez,
Vrai morceau de Sultan, sans doute vous seriez,
En dépit des jaloux, Sultane favorite:
Je n'oserais prétendre à semblable faveur;
Car de ce lieu je suis proscrite.
Mais comme vous, aimable et chère à plus d'un cœur;
Comme vous chaque jour, je fais mainte conquête,
Et je fais, comme vous, tourner plus d'une tête.

XXXIX.

A l'abri d'une peau légère,
Je tiens cent héros enfermés ;
Et par moi seulement leurs faits si renommés
Sont à couvert de la poussière.
Cependant, sous l'éclat des ornemens divers,
Dont ma figure est revêtue ;
Je cache avec soin à la vue
Un corps qui bien souvent est tout farci de vers.
Jugez de mes emplois quoique fort ignorante,
En un espace assez petit,
Je renferme beaucoup d'esprit ;
Mais qui de me voir se contente,
Sans regarder jamais ce que j'ai dans le cœur ;
Est sans doute un pauvre docteur.

XL.

Je fus toujours si respecté,
Que parmi les dieux de la fable,
La scrupuleuse antiquité
Me rendit le plus vénérable.

Ce ne fut point mon beau langage,
Ni la beauté de mon corsage,
Qui firent mes adorateurs,
Et m'acquirent de tels honneurs;
Puisqu'aux yeux je ne peux paraître,
Et que jamais je ne dis mot.
Par moi l'on ne saurait connaître
L'habile homme d'avec le sot.
Je n'ai pas le don d'éloquence;
Je fuis la ville et le grand bruit;
Je hais le jour, j'aime la nuit.
Lecteur avec impatience,
Tu veux deviner qui je suis;
Si tu me nomme je m'enfuis.

XLI.

Je suis un composé de nombre de parties,
Que pour la propreté les mains ont assorties.
Mon corps n'est destiné que pour un autre corps,
Je suis presque le même au dedans qu'au dehors,
Ou du moins, on en fait fort peu de différence.
J'en appelle à témoins certains braves de France:
Ces messieurs, sans façon et sans difficulté,
Me font souvent servir d'un et d'autre côté.
Pour me mettre en usage, il faut quoique l'on fasse,
Que par beaucoup de mains je passe et je repasse;
On m'expose d'abord à plus d'un élément,
On me tourne et retourne, et même à tout moment.
Apres avoir souffert différentes tortures,
Et de chaque élément essuyé les injures,
Je me trouve en état de faire quelque honneur
A celui qui de moi veut être le porteur.
J'ai sous le même nom figure différente;
Je suis pour les humains parure bienseante:
Il est pourtant des gens qui se font une loi
De vivre et de mourir sans se servir de moi.

XLII.

Je suis un corps léger, faible et fort inégal;
A ma légéreté ma sécheresse est jointe,
Et je porte la barbe en pointe,
Comme l'eut autrefois un fameux cardinal.
Sans être intéressé, je prends ce qu'on me donne,
Avec des gens d'esprit j'ai beaucoup d'agrément;
Et sans faire le vain, vous ne verrez personne
Qui touche mieux un cœur, ni plus sensiblement.
En effet, je flatte, je baise,
Et je soumets la plus fière beauté
A me laisser tout à mon aise,
Faire ce que je veux en pleine liberté.
Il est vrai que je fais l'amour avec adresse;
Que je suis vif et fort pressant;
Que je m'exprime tendrement;
Que j'ai du feu, de la délicatesse:
Mais avec tout cela, doux, facile et soumis.
A cinq ou six de mes amis,
Je m'abandonne à leur conduite.
Quelquefois dans un jour,
Je reprends à leur gré la belle, ou je la quitte,
Pour aller avec eux ailleurs faire l'amour.

Souvent pour être un peu volage,
On n'en est pas moins estimé;
Et malgré les jaloux, j'ai toujours l'avantage
Et le talent de plaire et d'être aimé.

XLIII.

Je marche sans changer de place,
Et suis sans cesse en mouvement.
Sans pour cela que je me lasse,
Et je vais toujours rondement.
Tantôt légère, et tantôt plus pesante,
Suivant que j'ai le corps plus grand ou plus petit.
Il est certains lieux où je chante;
Ailleurs je marche à petit bruit.
Sans parler, je me fais entendre,
Et fais mouvoir tous les humains;
Je les conduis sans jamais les attendre,
Réglant presque tous leurs desseins.
Par-tout où je suis, je domine;
Pour les commander comme il faut,
Là, tel par mon ordre chemine,
Qui va se reposer bientôt.

Un autre ici se met à table,
Que je forcerai d'en sortir;
Pour tel devoir indispensable,
Dont je le ferai souvenir.
Sujets de l'amoureux empire,
Près de vous j'ai mon agrément;
Plus d'un cœur après moi soupire,
Comme maîtresse du moment
Où son tendre desir aspire,
Et par-là j'ai plus d'un amant.
Là c'est un criminel qui tremble;
Je puis précipiter son sort:
Un peuple nombreux qui s'assemble,
N'attend que moi pour voir sa mort.
Ma démarche, lecteur, est imprudente ou sage
Selon que l'on me fait aller;
Mais c'est à toi de me régler,
Puisque je suis ton propre ouvrage.

XLIV.

Celui pour qui ces vers sont faits,
Est un signe d'amour aussi bien que de paix,
Un avant-goût d'un plaisir plus solide.
Il se pratique en tout cet univers;
Mais quoique la mode en décide,
Je ne saurais l'aimer qu'entre sexes divers.

Les peuples méridionaux,
Qui ne veulent point de rivaux,
En font un crime punissable;
Mais nous, mieux avisés, ne l'estimons pas tel;
Et pourvu qu'il n'ait rien qui le rende blâmable
Nous le jugeons civil et non pas criminel.
Philis, si vous avez de la peine à comprendre,
Ce que par cet écrit, je veux faire savoir,
Dès que j'aurai le bonheur de vous voir,
Ma bouche pourra vous l'apprendre.

XLV.

Qu'exiges-tu de moi, charmante Théramire ?
Tu veux que par des traits divers,
En mots ingénieux, je me trace en ces vers ;
Un Sphinx à ce travail eût eu peine à suffire.
Par quel pénible et vain effort,
Espère-je sortir d'affaire ?
La plus obscure énigme offre-t-elle un mystère
Que tu ne pénètres d'abord ?
N'importe, il faut te satisfaire,
Dût-on m'appeler téméraire ;
Dussé-je mal remplir le dessein médité ;
Théramire, du moins, le désir de te plaire
Pourra servir d'excuse à ma témérité.
Je suis à ta toilette un meuble nécessaire ;
Quand sur ton teint vermeil on a tous les matins
Semé les lys à pleines mains.
Conduit par une main légère
Je fais, en moissonnant ces inutiles lys,
Aux yeux de tes amans reparaître ces roses,
Qu'au sein des grâces tu cueillis,
Et que vit ton lever si fraîchement écloses.

Sors-tu, je suis à ton côté;
C'est-là qu'à son poupon une maman m'y lie;
Telle qui me perd, ou m'oublie,
Evite rarement quelque mal-propreté.
Dans les vives douleurs je suis témoin des larmes;
J'ai pour les essuyer des charmes assez forts;
Dans la joie et les ris je n'ai pas moins de charmes,
Pour en dérober les transports.
De quelque forte odeur crains-tu d'être entêtée?
J'ai le pouvoir de l'écarter;
Et dans certains pays une belle est flattée,
Quand sur elle un amant a daigné me jetter.
Sur la scène, Thalie, à sa douleur en proie,
M'étale aux yeux du spectateur:
Dans la chaire, au barreau, souvent un orateur,
Sans besoin, avec art, me presse ou me déploie.
Souvent pour autre usage, une jeune beauté,
Par l'art de Pallas me décore,
Et me couvre des dons de Flore:
Je puis alors flatter sa vanité,
Comme je puis voiler sa modestie.
Enfin dans certains jeux je suis de la partie;
Il en arrive là tout comme font ici

Ceux qui cherchent à me connaître ;
S'ils m'ont connu, j'ai bien mal réussi ;
Mon dessein, Theramire, en me peignant ainsi,
Etait de ne pas si-tôt l'être.

XLVI.

Je suis à tous venans funeste et favorable ;
On me trouve souvent dans l'eau.
Je ne fus jamais agréable ;
Cependant en latin on peut me trouver beau,
Pourvu qu'on me tranche la tête ;
Pour mon ventre, daignez lui prêter un zéro,
Vous y verrez une méchante bête,
Un loup : en le nommant c'est la fève au gâteau.
Mais non ; mes pieds encore augmentent le mystère ;
J'en ai quatre qui font la moitié du chrétien ;
Voilà de quoi rêver sur nouveaux frais. Oh ! bien,
Devine, si tu peux, lecteur, c'est ton affaire.

XLVII.

On vous propose une maison,
A louer en toute saison.
Elle a deux portes, trois fenêtres
Elle peut loger quatre maîtres;
Et même cinq en un besoin.
Deux caves et grenier à foin.
Peut-être le quartier pourrait vous en déplaire;
En ce cas le propriétaire
Avec baguette d'enchanteur,
Et de certains mots qui font peur,
Enlèvera maison, meubles et locataire,
Qu'aussi-tôt il transportera,
En tel quartier qu'il vous plaira.
On reconnaît l'hôtel célèbre
A son écriteau singulier,
Pris de Barême et de l'algèbre.
On voit dans le calendrier,
Son nom et celui du sorcier.

※

XLVIII.

Etre d'une forme invisible,
Je comble de faveurs celui qui m'a dans soi;
Mais quand on ne sait pas faire usage de moi,
Souvent on me trouve nuisible.
Je suis estimé des savans;
Tout le monde est contraint de révérer mes charmes,
Et les plus grands héros me soumettent leurs armes,
Vaincus par mes traits décevans.
Je m'étends par toute la terre,
Du moins je vais souvent de l'un à l'autre bout;
Enfin je n'ai point d'yeux, et pourtant je vois tout,
Jusques au-dessus du tonnerre.
Plusieurs perdront ici leurs pas
A chercher qui je suis, par mille soins extrêmes;
Car il est assuré, s'ils ne m'ont dans eux-mêmes,
Qu'ils ne le devineront pas.

XLIX.

Les soupirs, les pleurs et les larmes
Tantôt accompagnent mes pas,
Tantôt les plaisirs et leurs charmes
Font briller mes plus beaux appas,
En faisant couler dans mon ame
Les attraits de leur douce flamme.
Souvent je parais, sur la fin
De quelque superbe festin,
Dans le plaisir et l'alégresse;
Et quelquefois rempli de deuil,
Dans les cris et dans la tristesse,
Je conduis les morts au cercueil.
J'ai fait redouter ma puissance
A plusieurs princes de renom,
Qui revenaient pleins d'espérance
De l'embrâsement d'Ilion.
Je suis à la faveur du corps que l'on me donne,
Plus solide qu'auparavant;
Mais à mon libre essor dès que l'on m'abandonne,
Autant en emporte le vent.

L.

Toutes choses, lecteur, peuvent me composer:
Je ne suis fait que pour embarraser.
Celui qui me donne naissance
Ne me la donne souvent
Qu'assez difficilement.
Dès que je suis créé, pour certain lieu de France,
On me fait aussi-tôt partir,
Où, selon mon mérite, on me met en usage,
Et j'ai bien d'autres lieux encore à parcourir.
Là, je me trouve en proie au plus cruel outrage,
Là, d'impitoyables bourreaux,
Pour faire de mon sein sortir des corps nouveaux
Mettent le mien à la torture;
Mais s'ils sont assez durs que de me déchirer,
En leur rendant injure pour injure,
Aussi j'ai le plaisir de les faire enrager;
Car telle fut de tout temps ma nature.

LI.

On passe de beaux jours avec moi rarement;
Je suis pour les mortels un dangereux tourment :
S'ils me consultent trop, j'empoisonne leur vie,
Et bientôt je deviens leur cruelle ennemie.
Lecteur, pour vivre heureux chasse-moi de ton cœur,
Garde-toi d'écouter mon langage flatteur ;
Il couvre très-souvent d'un voile plein de charmes,
La source des respects et des vives alarmes.
Autrefois on me vit causer d'affreux malheurs,
Faire égorger entre eux les frères et les sœurs,
Enlever à des rois des trônes légitimes,
Etre l'auteur enfin des plus horribles crimes;
Mais d'un autre côté tels sont mes attributs :
Sans moi des noms fameux ne seraient pas connus.
Je suis en tout pays utile et nécessaire;
Je sers également les princes qu'on révère,
Et ceux qui de l'amour suivent les douces lois.
Les plus vaillans héros me doivent leurs exploits.
On me connaît par-tout sur la terre et sur l'onde;
Je suis pour tous les arts une mère féconde;

Le commerce sans moi serait cultivé peu;
De mon utilité tout homme fait l'aveu.
Je ne puis mieux, lecteur, me faire ici connaître;
Réfléchis un moment, tu me verras paraître;
Mais si tu n'es pas sage, évite-moi toujours,
Car je serais alors le bourreau de tes jours;
Il faut que la raison et me guide et m'éclaire,
Et sache m'enfermer dans une juste sphère.

LII.

Je suis un composé d'une étrange nature;
Mon corps enferme une ame, et si je ne vis pas,
Sans elle cependant je fais pauvre figure;
Car c'est par son moyen que de moi l'on fait cas.
D'êtres divers j'emprunte la matière,
Je tiens des animaux, je tiens des minéraux,
Et pour me revêtir par devant et derrière,
Je trouve mes besoins parmi les végétaux.
Enfin pour achever ma surprenante histoire,
Dans les plus belles mains je trouve de l'emploie;
Et les plus curieux (ce qu'à peine on peut croire)
Avec tout leur esprit ne feraient rien sans moi.

LIII.

Je suis, ami lecteur, un étrange animal ;
Souvent je fais du bien, et plus souvent du mal.
De l'homme esclave née,
Je lui donne la loi ;
En secouant un joug trop onéreux pour moi,
Je dompte la nature et vaincs ma destinée.
Ecueil inévitable aux plus fougueux guerriers,
Je fus presque toujours le tombeau de leur gloire ;
Et je pourrais citer plus d'un héros d'histoire,
Qui, rampant à mes pieds,
Vit de ses faibles mains échapper la victoire,
Et flétrir ses lauriers.
Rendons de mes exploits la mémoire nouvelle ;
Hercule, et vous Antoine, infortuné Romain,
Sans moi, vous seriez morts les armes à la main.
Egalement funeste à l'ame la plus belle,
Par moi Condé, Turenne, infidèles sujets,
Ont osé de leur roi trahir les intérêts.
Je fais au philosophe oublier la sagesse,
Et je change souvent les vertus en faiblesse.

Quels exploits, diras-tu, que de corrompre tout !
Arrête, écoute-moi, lecteur, jusques au bout :
Ce que perd à mes pieds le héros de sa gloire,
Est le prix de la mienne et comme ma victoire ;
Et pour moi, s'il lui fait une infidélité,
C'est immortaliser sa honte et ma beauté.
Ah ! j'ai trop babillé ; tu me tiens, et peut-être...
Que veux-tu, cher lecteur ? C'est mon défaut mignon.
Si tu ne savais pas encor quel est mon nom,
A ce dernier trait seul peux-tu me méconnaître ?
Ecoute, plus qu'un mot, de grâce, et je finis.
Par hasard, n'es-tu pas ?... Ah! par ma foi, j'en ris.

LIV.

Fils d'une charmante déesse,
On me place à côté du cœur :
Mon règne est haut, mais ma splendeur
Passe d'une extrême vîtesse.
Lorsque le dieu de la tendresse
Se déclare mon protecteur,
J'étale plus d'une couleur,
Qu'aime l'amant et la maîtresse.
En certaine solemnité,
On me met en captivité ;
Quand j'ai ma plus belle parure,
Iris, pour paraître à vos yeux,
L'art emprunte de la nature
Ce qu'il y a de plus précieux.

LV.

Iris, je dois ma naissance
Au mortel industrieux,
Qui, des flots d'un gouffre immense,
Sauva vos premiers aïeux.
Mon plus ordinaire asyle
Est la plaine ou le côteau;
Et l'on ne m'aime à la ville,
Qu'à table où dans le berceau.
Si mon teint faisait ma gloire,
J'ai par fois l'éclat de l'or;
Mais que je sois blonde ou noire,
Je suis toujours un trésor.
Sans être utile à la guerre,
Ni propre au moindre combat,
J'ai de quoi mettre par terre
Le plus vigoureux soldat.
Je n'accorde mes largesses
Qu'à des soins multipliés;
Et pour avoir mes richesses,
Il faut me fouler aux pieds.

LVI.

Je suis une cité d'agréable structure ;
J'ai pourtant contre moi des ennemis si forts,
Qu'ils abattent mes murs et ruinent mes forts,
Sans avoir de ma part souffert aucune injure.
Considerez un peu quelle est mon aventure,
Et comment je résiste à ces puissans efforts :
Mon gouverneur me vend, mes habitans sont morts ;
Et comme leur cité je suis leur sépulture.
Les plus fâcheux hivers sont pour moi des étés ;
Car je sens les chaleurs de ces lieux écartés
Que brûle le soleil sous la zône torride.
La mer rouge souvent vient arroser mes bords ;
J'ai des ennemis dont la fureur avide
Sait prendre le dedans et tarir le dehors.

LVII.

Tout le monde se sert de moi,
Excepté les gens de réforme ;
On me lie, on m'étreint, pour me mettre en emploi,
Sans trop s'embarasser de ce dont on me forme ;
Quelquefois en effet je suis de taffetas,
De laine quelquefois, quelquefois de filasse.
Jadis on me portait trop bas ;
La mode en plus haut lieu règle aujourd'hui ma place.
Les belles avec art cherchent à me cacher ;
L'amant qui par faveur parvient à me toucher,
S'il n'est heureux déjà, se croit bien près de l'être,
Cependant pour mieux me connaître,
Remarquez l'éclat de mon sort :
Sachez qu'un roi qui porte une triple couronne,
Me chérit à tel point, me distingue si fort,
Que j'orne toujours sa personne.

LVIII.

Je sors d'un lieu fort déshonnête ;
Sans rougir néanmoins je parais chez les rois ;
Les belles dans leur lit quelquefois me font fête,
Je sers à leur beauté pour maintenir ses droits.
Mais quelle ingratitude ! il m'en coûte la tête,
Avant de partir de leurs doigts.
Plus je suis jeune, et plus on m'aime ;
La fraîcheur est mon grand talent.
De m'offrir toutefois le trait est peu galant,
Si je ne ressens pas une chaleur extrême.

LIX.

Quand la terre a perdu sa verdure et ses fleurs,
Et que des aquilons j'éprouve les rigueurs,
Dans un sombre manoir, l'affreux hiver m'enchaîne;
Tristes jours de ma vie où je subsiste à peine!
Mais lorsque le soleil, en superbe vainqueur,
Calme des vents du nord la rage et la fureur,
Ce bel astre du jour, par sa douce influence,
Vient alors me tirer d'une morne indolence.
Abandonnant bientôt mon repos ennuyeux,
Je reprends mon travail, charme et plaisir des yeux.

Avec tous mes outils me mettant en campagne,
Je parcours à mon gré, jardin, vallon, montagne.
Des larcins que j'y fais, si je vois des jaloux,
Malheur à qui d'entr'eux me fait mettre en courroux!

Mon ouvrage à la cour, et jusqu'au sanctuaire
Jette un éclat fort vif; mais ô douleur amère!
Le cruel qu'avec art j'ai su si bien nourrir,
Par le feu sans pitié me fait enfin périr.

LX.

Il est des gens que je fais enrager,
Et pour d'autres je suis utile et délectable.
L'on me prend, l'on me coupe, et l'on me sert sur table;
Mais je ne vaux rien à manger.
J'ai des troupes bien ordonnées,
Dont pourtant le désordre est souvent sans pareil;
Je marche en superbe appareil;
Car dans ma suite on voit des têtes couronnées.
Sous deux couleurs, en quelque part que j'aille,
Sans dessein toutefois de donner de l'effroi,
Je mène toujours avec moi
Quatre régimens en bataille.

De tous mes courtisans j'entretiens l'espérance;
Aussi me servent-ils avec beaucoup d'ardeur:
Sans me vanter, j'ai bien du cœur,
Et fais bien rouler la finance;
Avec moi, le beau sexe a beaucoup d'habitude;
On trouve en mes faveurs un plaisir bien charmant;
Mais je sers bien plus fréquemment
A la coquette qu'à la prude.

LXI.

Amour, vigilance, courage,
Voilà, dit-on, mes qualités ;
Mais des défauts accompagnent l'usage
De talens si vantés.
Je brusque un rôle de tendresse,
Je m'émancipe jusqu'aux coups ;
Et chez moi les transports d'une si douce ivresse
Imitent presque le courroux.
Dans les combats si j'acquiers quelque gloire,
Aussi-tôt par des cris altiers,
Par des airs insolens je souille ma victoire,
Et flétris mes lauriers.

On prône fort ma vigilance ;
Mais je m'en sers mal à propos ;
Et tel pourrait chez soi dormir en assurance,
Dont ma voix trouble le repos.
Enfin de l'Eternel j'attendris le vicaire ;
Il m'entend, et soudain son cœur est amolli.
Que vous dirai-je encor ? Le croissant tient au Caire
La place que j'occupe ici.

LXII.

On dirait à voir ma figure,
Que celui qui me fit, me voulut faire au tour ;
Je suis d'une immense structure ;
Pourtant je fus faite en un jour.
On me déchire et l'on m'outrage :
Mais pour le mal, je rends le bien ;
On me divise, on me partage,
Et de mon tout je ne perds rien ;
Sans être jamais criminelle,
Je cause chaque jour entre les potentats
Quelque dangereuse querelle.
Tous les princes sans moi se verraient sans Etats.
Ma substance est la nourriture
Du grand nombre de mes enfans ;
Et malgré mes efforts, souvent par leur murmure,
Ils méritent peu mes présens.
Il semble aussi qu'après la vie,
Quoiqu'incapable de courroux,
Je les traite en dure ennemie,
Puisqu'indifféremment je les dévore tous.

LXIII.

Je suis de bizarre figure,
Sans pieds, sans mains, courbé, bossu,
Et je dois beaucoup plus à l'art qu'à la nature
L'honneur d'être par-tout reçu.
Je rends le cœur sensible et tendre,
J'émeus les passions, je charme les ennuis,
Je parle, tout mort que je suis;
Mais on aurait peine à m'entendre,
Ou je m'expliquerais très-mal,
Sans le secours d'un animal.

LXIV.

Dans trois différens sens mon nom peut être pris :
Dans le premier, lecteur, je défigure Iris,
De moi, dans le second, son amant se décore;
Et dans l'autre, on me voit toujours précéder
Flore.

LXV.

Quand j'ai de l'eau je n'en bois pas,
Je bois du vin à mes repas ;
Je deviens un autre Silène,
Dans l'accroissement de la Seine :
Mais je bois de l'eau seulement,
Quand elle manque absolument.

LXVI.

Recélant dans mon sein une ardente matière,
Je parcours un pays à Morphée engagé;
Et qui me suit m'est obligé
De l'avoir bien voulu parcourir la première.

LXVII.

Nous sommes deux frères jumeaux,
Souvent plus utiles que beaux;
Pour voyager ou pour combattre,
De nous l'usage est très-commun;
Nous ne portons qu'un pied chacun,
Nous sommes cependant toujours portés surquatre.

LXVIII.

Je suis unique : de mon sort
Admirez la bizarrerie ;
On m'enterre pendant ma vie,
On ne le peut après ma mort.

LXIX.

Trois guides à la fois, me prenant à leur gré,
Dirigent tous mes pas dans un sens figuré.
Je porte dans mon sein une liqueur obscure,
Que j'emprunte en puisant à petite mesure ;
J'en mouille les sentiers où l'on me fait courir,
Et tout mon exercice est d'aller et venir.

LXX.

La guerre a pour moi des appas,
Elle fait ma plus chère envie ;
Au fort des plus rudes combats,
Sous les coups jamais je ne plie :
Et je fais après mon trépas,
Plus de bruit que pendant ma vie.

LXXI.

Aux grands comme aux petits, commode et nécessaire,
Le feu, la terre et l'eau concourent à me faire.
Quelquefois inflexible, et quelquefois pliant,
J'ai dans tous mes rapports un corps bien différent.
J'ai troublé quelquefois les plaisirs de la table,
Quoique j'y sois souvent à la place honorable.
En repos par moi-même, irrité, mes efforts
Détruisent bien souvent les vivans et les morts.

LXXII.

On voit en l'air une maison
Qui peut passer pour labyrinthe,
Où ceux qui cheminent sans crainte,
Sont arrêtés en trahison;
Un lieu de gêne et de contrainte,
Où leur pauvre vie est éteinte
Par un monstre plein de poison.
Sa malice est ingénieuse,
Et de Vulcain la main fâmeuse.
Dresse des pièges moins subtils.
Son art de bâtir est extrême,
Et sa matière et ses outils
Se rencontrent tous en lui-même.

LXXIII.

Je me plais à la cour aussi bien qu'à la ville,
M'accommodant de tout séjour.
On me trouve sur une tuile,
Et je sers à Bacchus aussi bien qu'à l'Amour.
Quoiqu'inutile aux rois, j'affermis leur couronne,
J'habite avec les empereurs,
Et toujours avec les voleurs.
Je ne suis point une friponne,
On m'enferme dans un bureau;
Sans moi nulle vertu ne serait sur la terre;
Jamais en paix, toujours en guerre;
J'occupe cependant une place au barreau.

LXXIV.

Je sers la nuit et le jour,
A chacun je fais des largesses,
Et sans considérer pauvreté ni richesses,
Je me prodigue à tous et tour-à-tour.
De moi l'on ne peut se passer;
Et cependant on voit peu de gens s'empresser
Et venir recevoir les grands biens que je donne.
Au regret de mainte personne,
Je cesse quelquefois de donner, et pourquoi?
Je ne puis vous dire autre chose,
Sinon que, pour pouvoir en découvrir la cause,
Il faut la chercher loin de moi.

LXXV.

Quoique je ne sois fait que de pierre ou de bois,
Par mon secours, rien n'est inaccessible.
Je sais l'art de donner des lois
A l'ennemi le plus terrible.
Il veut en vain me résister;
Un nouveau chemin que je trace,
Est suffisant pour le dompter,
Et fait que sur le corps tout le monde lui passe;
De son courroux, de son orgueil,
Je suis l'inévitable écueil.
Réduit à me céder, il écume de rage;
Mais ses plus grands efforts fussent-ils employés,
J'en triomphe, et j'ai l'avantage
De voir qu'il se réduit à me laver les pieds.

LXXVI.

Je nais dans les jardins ainsi que dans les champs,
Et quoique fort petite et de peu d'apparence,
Mon assortiment plaît; et les Dames de France
S'en servent dans un certain temps.
Le vif éclat des trois couleurs,
Dont la nature m'a parée,
Me met au rang des rares fleurs,
Mais je suis de peu de durée.
Je vais éclaircir ce mystère:
Un être différent qui porte mon nom,
Pour me développer vous est fort nécessaire;
Faites-y bien attention.

LXXVII.

Il faut pour m'engendrer beaucoup de patience,
Et se plaire à l'écart dans un profond silence.
Il faut certaines dents, dont un art curieux,
Belle production d'un homme ingénieux,
Se sert pour me former et me mettre en lumière.
Mon père est fou de moi, j'ai sa tendresse entière.

Que je sois beau, bien fait, bon, méchant, détestable,
Qu'aux yeux de l'univers je paraisse exécrable,
N'importe il est mon père, et chez lui ma beauté
Mérite quelquefois sur tout la primauté.

Les membres de mon corps, rangés à l'aventure,
Sont d'abord destinés pour être à la torture;
Car quelque temps après, mon père trop cruel,
Semble oublier pour moi son amour paternel.
De mes membres épars on fait un assemblage;
Par son ordre je suis réduit en esclavage.
Je suis serré, lié, percé de mille traits,
A grands coups de marteaux on m'accable sans cesse;
Une prison de bois me rétrécit, me presse:

Tout cela cependant me donne des attraits.
Car au sortir de là je suis joli, mignon.
L'on me donne souvent des habits magnifiques,
Tantôt bruns, tantôt noirs, tantôt couleur d'oignon,
Et l'on me voit passer comme l'âne aux reliques.
Enchaîné que je suis, je vole au bout du monde;
Je suis seul; sans être un, je parcours l'univers:
On me porte par-tout; et quand je fais ma ronde,
Je reste sur la terre, et je passe les mers.
J'ai plusieurs ennemis, dont la force secrette
Vient en s'insinuant, me dévorer le sein.
Si de savoir mon nom vous avez le dessein,
Je ne le dirai pas: cherchez d'autre interprète.

LXXVIII.

Je suis un corps très-délié,
D'une consistance légère;
Quand je remplis mon ministère,
Mon sort est d'être manié;
Si ce soin à ma main féminine
Est remis ordinairement,
C'est que plus adroite et plus fine,
Elle fait tout plus poliment.
Son adresse est sur-tout charmante,
Quand pour former une union,
Elle me met dans une fente.
Lecteur, que tout ceci peut-être
Pourrait mal à propos fâcher,
Ecoute-moi, je vais tâcher
De me faire encor mieux connaître.
Quand tu sors de ton logement,
Vêtu, couvert bien proprement,
Tu peux me trouver dans ta mise;
Je suis par-tout comme un serpent,
Glissé dans ton habillement,
Même jusques dans ta chemise.

LXXIX.

Je suis ta compagne en tous lieux,
Nous séparer est impossible ;
Et bien que je sois sous tes yeux,
Pour toi je suis presqu'invisible.
Je fais le bien, je fais aussi le mal ;
Je suis propre à plus d'un usage.
Je suis physique et je sers le moral ;
Mais finissons ce verbiage,
Il en est tems, mon cher lecteur ;
Et sans tirer à conséquence,
Je vais d'abord avec ma sœur
Observer enfin le silence.

LXXX.

Nous sommes deux aimables sœurs,
Qui portons la même livrée
Et brillons des mêmes couleurs ;
Par le fils de Vénus chacune fut dotée.
A nous rendre égales ce dieu charmant s'est plu,
Sans exciter pourtant la moindre jalousie.
L'une de nous sans cesse a le dessus,
Et nous nous prodiguons dans ces heureux instans
De doux baisers très-innocens.
Le moindre étranger nous sépare ;
Alors (et cela n'est pas rare)
On voit pour un oui, pour un non,
Se détruire notre union ;
Mais l'instant qui suit la répare.

※

LXXXI.

Je suis à toute heure en danger,
Et chacun songe à m'outrager ;
Contre les loix de la nature
Avez-vous jamais entendu
Que l'on condamne à la torture
Celui que l'on a vu pendu.

LXXXII.

De ma grandeur je crois votre main la mesure ;
Et ma grosseur, Iris, la remplit aisément.
Sachez du moins quel est mon sort et ma figure,
Si vous n'osez risquer l'attouchement.
Sans col à mon corps une tête attachée,
Quoiqu'aveugle, toujours lui trace le chemin ;
Et par Priape au travail condamnée,
Se roidit, force et perce le terrein.
Je choisis ce travail, il a droit de me plaire ;
Mais une enflure qu'il produit,
Découvre toujours le mystère,
Et mon ouvrage me trahit.

LXXXIII.

Lorsqu'a mon petit corps, cher lecteur, tu compares
De mes travaux les effets merveilleux,
Sans doute ta raison s'égare,
Et tu crois à peine tes yeux.
En effet, sans géométrie,
Sans équerres et sans compas,
Dédaignant les bras,
Par ma seule et rare industrie,
Je vois ma maison s'élever.
Sa solidité me rassure,
Son essence doit me charmer;
Et comme rien n'y sort de la nature,
Le vrai bonheur doit s'y trouver.
Là vivant avec ma compagne,
Sans orgueil, sans rivalité,
Nous partageons avec égalité
Les précieux dons des campagnes,
Ces dons qu'au retour du printemps
La nature nous renouvelle,
Et que par nos soins diligens,

Sans autre secours que nos ailes,
Nous portons dans nos foyers.
Tout petit que je suis, garde de me combattre,
Si tu veux éviter un imminent danger;
Je résiste au plus fort, s'il me force à me battre,
Témoin ce fier lion que j'ai su terrasser.

LXXXIV.

Image naïve du temps,
Que rien n'arrête et ne devance,
Bien différent des courtisans,
C'est en reculant que j'avance.

LXXXV.

Je fuis la guerre et la fuis pour jamais,
Quoique je me plaise aux alarmes ;
Quoique je sois toujours en paix,
On me voit la première aux armes.

LXXXVI.

Aux humains je suis fort utile ;
Ma maison contient un palais ;
Et sans sortir de cet asyle,
D'Iris j'embellis les traits.
Je suis blanche dès ma naissance.
Quand je nais, je me fais sentir ;
Mais lorsque ma vieillesse avance,
Chaque jour on me voit jaunir.
J'ai plusieurs sœurs et point de mère ;
Elles sont toutes comme moi ;
Et dans mon travail ordinaire,
Lecteur, je travaille pour toi.

FIN.

TABLE

DES MOTS DES ÉNIGMES.

Dédicace en Enigme. } Le Printemps.

I. L'Énigme.

II. Le Ruban.

III. L'Escalier.

IV. L'Araignée.

V. La Diligence.

VI. Le Vent.

VII. Le Tourne-broche.

VIII. L'Armée.

IX. Les Lunettes.

X. La Loterie.

XI. Les Dents.

XII. La Cheminée.

XIII. La Balle du Jeu de Paume.

XIV. L'Espérance.

XV. Le Pouls.

XVI. Le Lacet.

XVII. Le Lumignon de la Chandelle.

XVIII. Les Gants.

XIX. Le Chêne.

XX. Le Tuyau d'Orgue.

XXI. L'Amour.

XXII. La Bûche.

XXIII. Le Lavement.

XXIV. Le Masque.

XXV. La Fièvre.

XXVI. Le Fagot.

XXVII. Le Bonnet de Nuit.

XXVIII. Le Papier.

XXIX. La Musique.

XXX. L'Imagination.

XXXI. La Chaufrette.

XXXII. La Clef.

XXXIII. La Petite-Vérole.

XXXIV. La Lette A.

XXXV. Le Ramoneur.

XXXVI. La Flûte.

XXXVII. Le Peigne d'Ivoire.

XXXVIII. La Bouteille.

XXXIX. La Couverture du Livre.

XL. Le Silence.

XLI. La Chemise.

XLII. Le Pinceau.

XLIII. L'Horloge.

XLIV. Le Baiser.

XLV. Le Mouchoir.

XLVI. Le Sépulcre.

XLVII. Le Fiacre.

XLVIII. L'Esprit.

XLIX. Le Chant.

L. Le Logogriphe.

LI. L'Ambition.

LII. Le Souflet.

LIII. La Femme.

LIV. Le Bouquet.

LV. La Grappe de Raisin.

LVI. Le Pâté.

LVII. La Jarretière.

LVIII. L'Œuf frais.

LIX. L'Abeille.

LX. Le Jeu de Cartes.

LXI. Le Coq.

LXII. La Terre.

LXIII. Le Violon.

LXIV. Le Bouton.

LXV. Le Meûnier.

LXVI. La Bassinoire.

LXVII. Les Étriers.

LXVIII. Le Feu.

LXIX. La Plume.

LXX. La Peau du Tambour.

LXXI. Le Couteau de Table.

LXXII. La Toile d'Araignée.

LXXIII. Les Lettres U et V.

LXXIV. La Fontaine.

LXXV. Le Pont.

LXXVI. La Pensée, *fleur*.

LXXVII. Le Livre.

LXXVIII. Le Fil.

LXXIX. La Langue.

LXXX. Les Lèvres.

LXXXI. Le Raisin.

LXXXII. La Taupe.

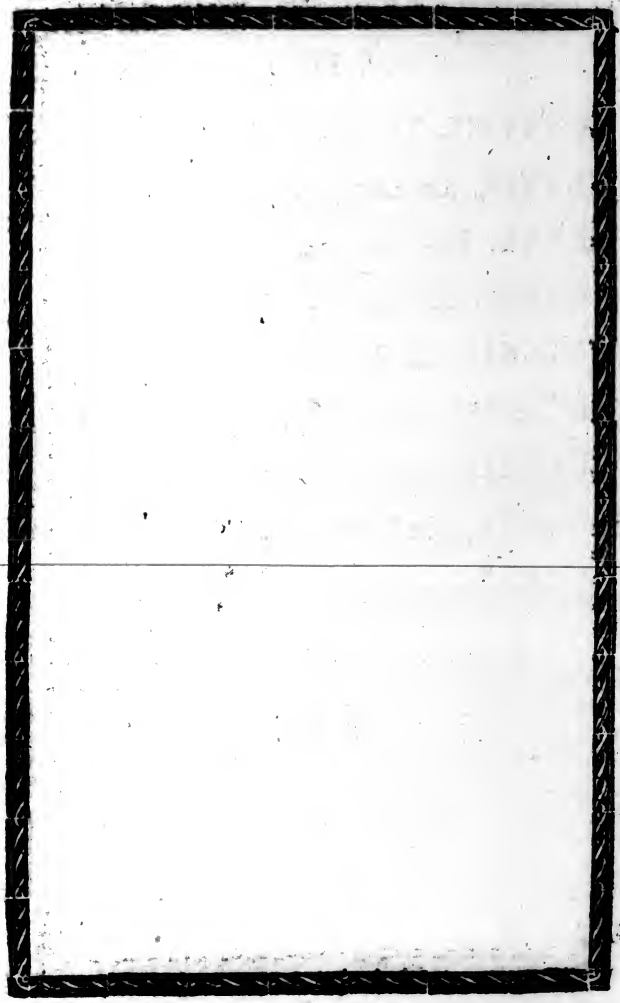
LXXXIII. L'Abeille.

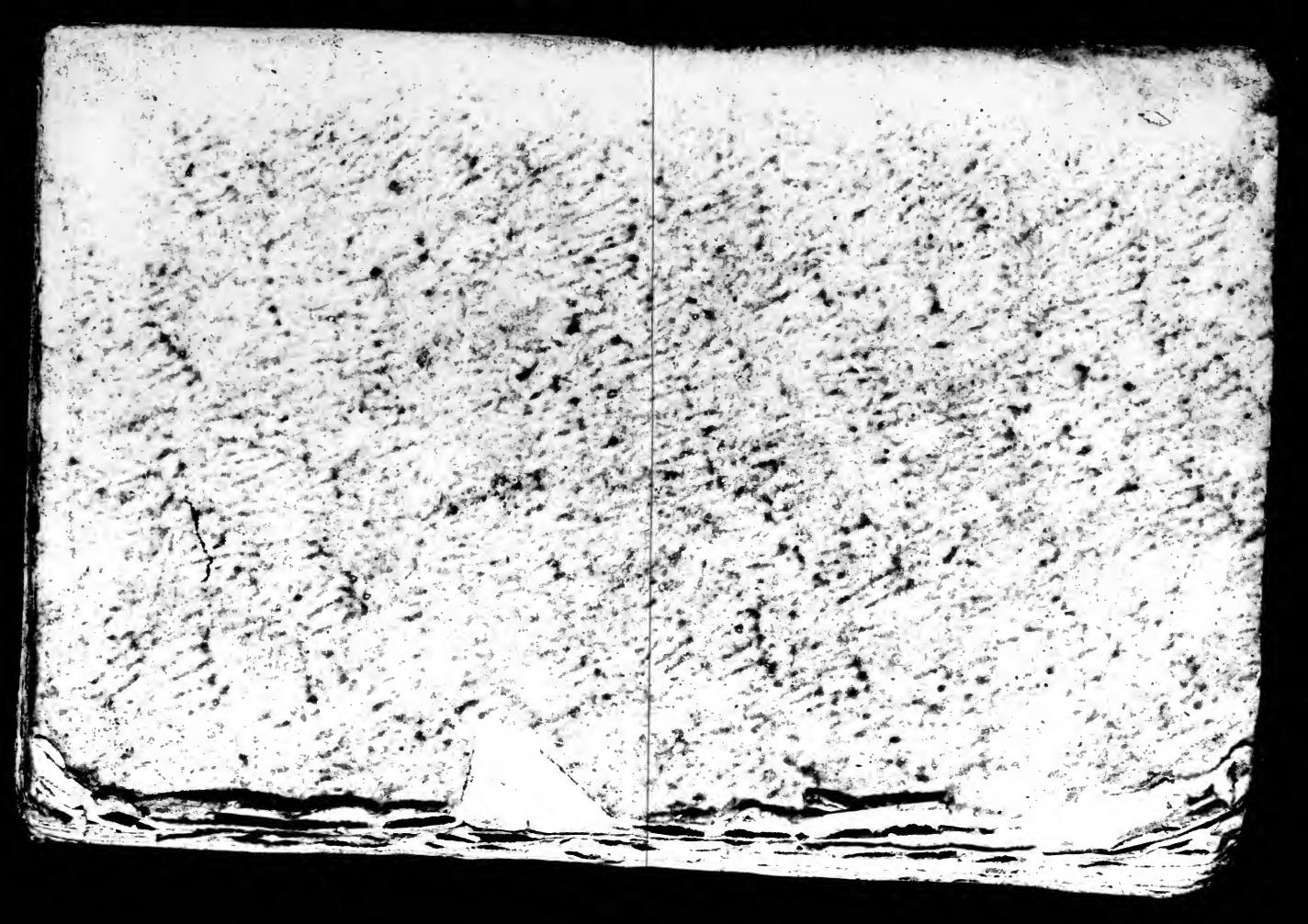
LXXXIV. Le Cordier.

LXXXV. La Lettre A.

LXXXVI. Les Dents.

FIN.



47

8-1